

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS.	2 ^{fr} »
SIX MOIS.	4 ^{fr} »
UN AN.	8 ^{fr} »

Sommaire

Causerie, LUCIEN. — Le départ du soldat, Gilbert STENGER. — Nos Théâtres, X. — Propos humoristique: les gras et les maigres, Pierre BATAILLE. — Les prix de vertu à l'Académie française, Gabriel MONAVON. — L'Épouse, L. S. — Chronique parisienne, H. DOTTRENS. — Chronique humoristique, J. CHAMPDOR. — Amour et Patrie (nouvelle), J. DE CAMPOS. — Casino. — Scala. — Revue financière hebdomadaire.

AVIS

Le cinquième Concours littéraire du « Passe-Temps » est ouvert du 1^{er} décembre au 31 janvier. — Voir plus loin les conditions.

CAUSERIE

J'ai reçu, la semaine dernière, l'invitation suivante :

Monsieur et Madame Bidel ont l'honneur de vous faire part du mariage de M^{lle} Jeanne Bidel, leur fille, avec Monsieur Alphonse Rancy,

Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le jeudi 28 novembre 1889, à onze heures du matin, en l'église d'Asnières.

J'ai reçu la même invitation de la part de M. Rancy, le père du futur.

C'est ce dernier probablement qui s'est rappelé le journaliste qui, à diverses reprises, a eu à parler de lui, et souvent avec éloges.

M. Rancy est un peu notre compatriote, puisqu'il a fait construire rue Moncey un cirque ou chaque année il installe sa troupe. Cette année, entre parenthèses, par suite de réparations considérables dont la salle est actuellement l'objet, ce n'est qu'au mois de février que commenceront les représentations. M. Rancy, — qui n'aime pas à perdre son temps, — en profitera pour faire une saison à Londres.

Je n'ai pas à présenter M. Rancy à mes lecteurs : tout le monde le connaît à Lyon.

Avec ses moustaches grisonnantes et le ruban du Metidji à la boutonnière, il a la tournure d'un officier supérieur retraité. Ses

allures un peu brusques et son parler sec complètent l'illusion.

C'est au demeurant, malgré ses apparences de vieille culotte de peau, le meilleur homme du monde, et sa générosité est celle d'un grand seigneur.

Les Fourneaux de la Presse en savent quelque chose. Jamais les journalistes de Lyon, qui ont fondé et maintenu cette œuvre de charité intelligente ne se sont adressés à M. Rancy pour organiser une fête sans qu' aussitôt, avec une bonne grâce charmante, il ne se soit mis à leur disposition, prenant toujours à sa charge la plus large part des frais.

Comme on pourrait supposer que dans la circonstance la générosité de M. Rancy n'était pas complètement désintéressée, les journalistes la payant en réclames, voici un trait, qui n'a jamais été publié, démontrant que M. Rancy fait le bien sans arrière-pensée, parce que la générosité est dans sa nature.

Certaine année la Société maternelle pria M. Rancy de vouloir bien lui prêter son cirque pour y donner une fête. Le lendemain de cette demande la directrice de l'œuvre recevait la lettre suivante :

« Madame,

« Je suis au regret de ne pouvoir, par suite « d'engagements pris, mettre ma salle à « votre disposition.

« Veuillez me permettre, pour que l'œuvre « si digne d'intérêt que vous dirigez n'y perde « rien, de vous adresser sous ce pli ma modeste offrande.

« Agréez, etc.

« RANCY. »

La modeste offrande était un billet de mille francs, et puisque je parle d'un directeur de cirque je puis ajouter, suivant l'expression consacrée : qu'un billet de mille francs ne se trouve pas sous les pas d'un cheval.

M. Bidel, le père de la future, est moins connu des Lyonnais que M. Rancy, quoiqu'il ait fait à Lyon avec sa ménagerie un séjour de six à huit mois sur le cours du Midi. Les Lyonnais qui ont visité cette ménagerie n'ont pas oublié les merveilleuses bagues en diamants qui scintillaient aux doigts de M^{me} Bidel, qui siégeait au contrôle.

J'ai dit que M. Rancy était presque notre compatriote, il s'en est fallu de bien peu que Bidel ne le devint complètement.

Pendant son séjour à Lyon, M. Bidel proposa, en effet, à notre municipalité de lui céder

pour les installer au Parc, les nombreux animaux de sa ménagerie. Le prix demandé n'était pas trop élevé, mais M. Bidel mettait à cette vente la condition d'être nommé, avec un appointement déterminé, directeur à vie du jardin zoologique dont il fournissait les premiers éléments.

La proposition ne fut pas acceptée, et M. Bidel reprit sa vie nomade. Il n'a pas à le regretter, car sa fortune — déjà importante à cette époque — s'est considérablement arrondie, ce qui dément le proverbe : « pierre qui roule n'amasse pas mousse. » M. Bidel a beaucoup roulé, et amassé beaucoup de mousse.

Je ne sais si mes lecteurs ont conservé le souvenir d'une Causerie que j'ai consacrée aux *Forains*, nouvelle appellation dont se parent aujourd'hui les saltimbanques. Je m'empresse d'ajouter que ce nom ne saurait être blessant pour MM. Rancy et Bidel, puisque ce dernier est président de la Société de secours mutuels constituée récemment par les forains.

Dans la Causerie dont je parle, je disais que les forains avaient leur aristocratie, se composant de ceux d'entre eux qui, grâce à leur intelligence, sont arrivés à la richesse.

M. Bidel figure au premier rang de cette aristocratie. Je ne sais quelle est sa fortune, mais on la chiffre par millions. Soyez certain que le trousseau de la future égale celui d'une duchesse du faubourg Saint-Germain, et que ce ne sont ni les dentelles ni les diamants qui y manquent.

Le fils Rancy fait donc un très brillant mariage, la dot doit être belle, mais il était lui-même un riche parti, car le père Rancy en dirigeant avec intelligence son cirque, a mis, comme on dit, du foin dans ses bottes.

Un chroniqueur parisien a fait, à propos de ce mariage, l'observation que les forains riches se mariaient assez volontiers entre eux, consolidant ainsi cette aristocratie dont je parlais.

Je trouve, pour ma part, cela fort naturel, en premier lieu parce que suivant un sage dicton, « il faut des époux assortis dans les doux liens du mariage » ; en second lieu, parce que aucun des deux époux n'a à reprocher à l'autre son origine, puisqu'ils en ont une identique.

Une dernière réflexion. Avec la fortune qu'il possède, M. Rancy eut pu faire de son fils un avocat sans causes, ou un sous-préfet avec un bel habit brodé.

Le jeune homme a préféré suivre la carrière, dans laquelle si petit qu'il soit, son père s'est

fait un nom, en quoi il a été sage ; il l'est encore davantage en se mariant dans le milieu où il a toujours vécu.

En terminant, il ne me reste qu'à souhaiter aux jeunes époux non la fortune, puisqu'ils ont l'heureuse chance de la posséder, mais le bonheur, chose encore plus rare que la fortune.

J'ai parlé dans ma dernière Causerie de cette malle fantastique qui joue dans le drame de Millery un si singulier rôle.

On l'a transportée, je l'ai dit, à Paris, et elle est en ce moment exposée à la Morgue, où elle obtient un succès égal à celui qu'a obtenu Buffalo Bill ; on fait queue pour la voir.

L'autre jour, une noce — en quête de distractions — a défilé devant cette malle.

Il est regrettable qu'un photographe n'ait pas reproduit cette scène ; elle eût servi à illustrer le poème que ne manquera pas d'écrire un jour un poète, sur cette malle fantastique.

LUCIEN.

LE DÉPART DU SOLDAT

I

Un matin de mars, Berthon Faussier venait de servir la soupe fumante sur la table. Jean Faussier, l'honnête paysan bourbonnais, s'était assis avec les enfants, devant le grand plat de terre rouge. Tout à coup, les chiens s'élançaient au-devant du facteur qui apportait une lettre.

— De Moulins, père Jean, dit le facteur, en cherchant dans son sac de cuir. De votre cavalier ! Il y a longtemps, pas vrai, que vous n'avez pas eu de ses nouvelles... Un peu d'argent qu'il faut ! Pour les « bleus » y en a besoin, voyez-vous. Je sais ça, moi. J'ai fait mes cinq ans dans le même régiment, et avant le passage, pour se réchauffer !...

Jean Faussier prit la lettre, offrit un verre de vin au postier, qui se retira, accompagné jusqu'au chemin par les chiens aboyants.

Lorsque les paysans furent seuls, Berthon, sa femme s'approcha :

— Eh bien ! mon vieux Jean, de notre fils François !... Donne à Marien, l'écolier. Il lira ça, lui. Tu ne t'y connais pas à l'écriture, mon pauvre !...

L'enfant décacheta la lettre de son frère, et s'étant levé, comme à l'école pour la leçon, il lut chaque phrase, en récitant :

« Moulins, 10 mars 1888.

« Mes chers parents,

« Je vous dirai que notre régiment va changer de garnison, nous quittons Moulins pour aller à Vendôme. Y paraît que l'on n'est pas content de nous, dans la ville. Pour quant à moi, je regretterai beaucoup Moulins. Y avait de jolies promenades ; une rivière comme chez nous, de bonnes auberges où le vin n'était pas cher ; et puis, le quartier de cavalerie n'était pas désagréable... C'est malheureux, tout de même. J'espérais une permission de quelques jours à Pâques. Comme ça, je ne pourrai pas vous voir. Vendôme, ce sera trop loin... le voyage coûterait bien de l'argent.

« Depuis novembre, le temps m'a paru bien long !... Les classes à pied, puis l'exercice à cheval et tout le tremblement. C'est dur. Et qu'on n'est pas habitué à ça. Ce qui fait que le temps s'allonge, en pensant à son village. J'aurais été si heureux de vous embrasser, d'être près de vous pour quelques jours !... Ça me fait quelque chose dans la poitrine en pensant à cette permission perdue ! Je me voyais, au départ, à la gare pour jusqu'à la Pérouse, et plus « d'astique », plus de passage et non plus de voltige !...

« La bêche sur l'épaule, et les bœufs dans

le sillon, ça me manque, voyez-vous. Je voudrais que le père n'ait pas donné les deux miens — *Rossignol* et le *Rouge* — à conduire à Marien. Il les asticotait trop avec l'aiguillon. Il faut de la patience pour les bêtes. Je fais comme ça tout ce que je veux de ma jument... une bonne bête tout de même, qui met sa tête sur mes épaules, quand je lui brosse le cou et la croupe.

« Pour quant à ma santé, elle est bien bonne, et j'espère que la présente vous trouvera de même, en bonne santé aussi.

« Et je vous dirai que nous partons le 15 du présent mois. Si c'est un effet de votre bonté, vous m'enverrez un peu d'argent ; ce que mère pourra, histoire de ne pas manquer durant le mauvais temps, si y arrivait quelque chose. Nous passons par Saint-Amand, et nous aurons une grande forêt à traverser. Quinze jours de marches, et plus de trente kilomètres chaque jour à cheval. Et savoir chez qui on logera, de bonnes gens peut-être, mais de mauvaises aussi, on le dit. Y en a qui ne veulent pas voir le pauvre soldat coucher chez eux, et qui l'envoient à l'auberge où on lui donne le plus mauvais lit.

« Et ce que je voudrais encore plus, ce serait d'embrasser le père, si y pouvait venir. Ce serait une belle chose.

« Au revoir, chers parents. Bien des choses aux petits. J'embrasse la mère et le père, comme un bon fils.

« François FAUSSIER. »

Lorsque l'écolier eut achevé, il se rassit devant sa soupe. Du coin de son tablier bleu, la mère essuya une larme, et le vieux Jean, en coupant son pain, avait le regard mouillé aussi.

— Allons ! femme, ne te chagrine pas. On ira pour lui porter un peu d'argent. L'affaire d'un jour. Faudra lui répondre ça, toi, Marien. Berthon Faussier fit observer que le père était encore malade ; qu'il avait eu les fièvres durant tout l'hiver ; qu'il n'était pas fort...

— Et le temps donc, ajouta-t-elle. La saison toujours mauvaise ! Des pluies, de la neige, peut-être !

— Je peux labourer, dit Jean. Alors, je peux voyager. On n'en mourra pas, en un jour.

Le soir, après le coucher des enfants, la mère ouvrit doucement l'armoire, et derrière une pile de linge, dans un sac de cuir, elle choisit deux pièces de cinq francs, pièces lourdes d'argent, qu'elle donna de bon cœur au père pour le soldat.

II

En quittant la maison, dans ses habits du dimanche, le père se sentit très faible. A travers bois, il avait quatre kilomètres à faire jusqu'à la Pérouse, et dans le ciel noirci de brouillards, les vapeurs basses indiquaient la neige. Il partit tout de même. Le désir de revoir l'ainé excitait son courage. Il marchait d'un pas assuré, le bâton à la main, pour se trouver à l'heure du train à la gare.

Arrivé, il s'aventura au hasard, en ville. Ne la connaissant pas, il s'égarait, revint à son point de départ, se hâta de nouveau... Tout à l'heure, peut-être, il serait trop tard ; les portes du quartier seraient fermées.

Il approchait pourtant, faisant effort sur lui pour supporter son malaise.

Les casernes étaient là-bas, dans le faubourg, près de ces grandes cheminées d'usine, des brasseries dont la fumée acre allait se confondre aux brumes de la rivière. Il arriva au pont, enfin ; mais il ne marchait plus qu'avec peine, clochant sur ses jambes, flageolant de fièvre.

Deux passants l'examinaient depuis un instant, deux inconnus, vêtus d'une blouse, les pieds chaussés de souliers avachis et troués : vagabonds cherchant une proie.

Ils l'accostèrent...

— Eh bien ! vieux, comment que ça va ? Il fait froid pas vrai ? pour ceux qui ont votre âge !

Jean Faussier, touché de cette remarque,

les remercia d'abord ; ensuite, il leur expliqua qu'il était pressé. Il se faisait tard ; et il voulait voir son fils, cavalier au 7^e chasseurs. Le régiment partait le lendemain.

— Pour lui porter de l'argent à ce fils, pas vrai ?

— Oui, dit Jean Faussier.

Au mot d'argent, après un signe des yeux de l'un à l'autre, les deux vagabonds se jetèrent sur le paysan, le terrassèrent. D'un coup de poing, ils l'avaient étourdi, avaient ensuite retourné ses poches et lui avaient pris l'argent qu'il portait. Le coup fait, ils avaient disparu.

Renversé dans la boue, le vieux paysan s'était évanoui. Puis, le froid l'avait réveillé, et il poussait de faibles gémissements, impuissant à se relever. Des enfants, à la sortie de l'école, le virent, appelèrent des agents, qui l'ayant pris pour un ivrogne, le conduisirent au poste.

III

Au poste, lui !...

Suffoqué par la douleur, par une sorte de navrement qui lui soulevait le cœur, il se mit à pleurer. Il pleura longtemps, l'infortuné père, le vieux paysan, auquel l'injustice arrachait des sanglots. L'un des agents en eût pitié. Il voulut l'interroger. Mais un de ses camarades fit observer que chez les ivrognes le trouble du cerveau se dissipait souvent dans les larmes... « Qu'on le laissât pleurer, disait-il, on verrait ensuite... demain ! »

Lorsqu'à travers les vitres dépolies d'une croisée, garnie de barreaux de fer, il vit poindre le jour, il pensa à son fils qui allait partir. Il se dressa sur son séant, et il appela. Il appela d'une voix si suppliante et si malheureuse, que l'on vint à lui.

« Oh ! non, hier, il n'était pas ivre ! Hier, deux vagabonds l'avaient assommé et puis l'avaient volé !... C'était vrai, très vrai. Il était à Moulins pour voir son fils... Il lui apportait deux pièces de cinq francs, un cadeau de la mère ! Et il ne les avait plus... Et le régiment allait partir ; et il ne pourrait embrasser son aîné, son François... le pauvre !... »

— Vite, alors. Le réveil est sonné !... Dépêchez-vous, mon vieux, et revenez après avoir embrassé votre soldat ! Nous cherchons les voleurs de votre argent... »

On lui ouvrit la porte.

La nuit durait encore. La pluie faisait rage sur la chaussée, avec un bruit sinistre. Jean Faussier se dirigea du côté du pont afin de se trouver au passage du régiment. L'eau ruisselait sur son visage, inondait ses habits, pénétrait dans le col de sa veste. Et la fièvre augmentant le faisait haletter.

Pourtant, il avançait toujours, poussé par l'immense désir de voir son fils, de lui faire signe de loin, de lui crier quelques mots de patois, de ses mots à lui qui le faisaient si bien rire, — l'ainé ! Il s'assit près du pont, sur une borne, tout à sa préoccupation émue, tandis que l'eau de pluie continuait à le mouiller, et le transperçait — des frissons lui secouaient le corps. Ses dents claquaient.

Il dut s'appuyer à la muraille où était encastrée la borne de pierre, et la tête engoncée dans les épaules, il courbait le dos sous l'averse, incapable d'aucun effort.

Il entendit bientôt les piétinements des chevaux, les clairons sonner la marche ; et à mesure que la talonnade de fer sur la chaussée s'accroissait, le malheureux père, accablé, sentait, en sa poitrine, le tumultueux désordre de son cœur, et l'angoisse de l'attente lui serrer la gorge... François serait là, tout à l'heure, fixe sur sa jument, en ses beaux habits de soldat, avec le grand manteau bleu des chasseurs !... Et à cette pensée, Jean Faussier oubliait son mal.

Les premiers rangs passèrent près de lui. Il regarda dans le nombre, avidement ; et il ne vit rien. Et le cou tendu, la tête haute, il parcourut les autres rangs afin de distinguer son aîné, son François.

Tout à coup, un cri s'échappa de la poitrine

de Jean Faussier... « François ! François ! » Le jeune cavalier aperçut son père, près de la muraille, s'appuyant d'une main pour ne pas tomber...

— Père, père, oh ! mon Dieu ! répondit François. Le père tendit les bras, voulut parler. Il eut une syncope. En quelques secondes, il fut mort.

Et François, retourné tout entier sur sa monture, attendait toujours son père près de lui. Les rangs des cavaliers le pressaient par derrière. Il allait, il allait, le cœur plus angoissé, à mesure qu'il s'éloignait. Qu'était devenu son père ? Bientôt dans le brouillard d'eau qui les enveloppait, il ne vit plus rien. Et il ne pouvait descendre ; il fallait maintenir sa place dans le rang !...

D'étape en étape, jusqu'à Vendôme, le jeune soldat ignora la perte qu'il avait faite, le malheur qui l'avait frappé. Et l'eût-il su, qu'il en aurait été de même pour lui. Il aurait dû obéir à son devoir, avec un héroïsme silencieux.

Grandeur de la servitude militaire

Gilbert STENGER.



Il fut un temps — un peu éloigné — où le ballet jouait un rôle important dans le répertoire du Grand-Théâtre. C'est à l'époque où Joseph Luigini, le père du chef d'orchestre actuel composait le *Loreley* dont un grave magistrat n'avait pas dédaigné de lui fournir le livret.

A cette époque, Justamant, qui s'est depuis fait un nom à Paris dans l'art chorégraphique, dirigeait le ballet qui était des plus remarquable.

Un spectacle alors se composait souvent d'un opéra comique en un acte, et d'un ballet en trois actes. Le public avait pour la danse un tel amour, qu'il était assez rare qu'une représentation du dimanche ne se terminât pas par le célèbre ballet intitulé : *le Déserteur*.

Depuis un assez grand nombre d'années, le ballet proprement dit a à peu près disparu du répertoire du Grand-Théâtre ; le chiffre des danseurs a été considérablement diminué et a été réduit à ce qu'on appelle en argot de théâtre, « un simple divertissement » nécessaire aux courts ballets introduits dans les opéras.

Est-ce que les beaux jours, ou mieux les belles soirées du ballet vont revenir au Grand-Théâtre ?

Cela pourrait bien être, car la semaine dernière on a repris avec assez de succès un vieux ballet : *la Fille mal gardée*, qui a fait au public l'effet d'une nouveauté, tant il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu représenter un ballet proprement dit.

Est-ce que cette tentative heureuse restera sans lendemain ? M. Natta, qui a discipliné les danseuses, a toutes les qualités nécessaires pour faire sortir le ballet de l'ombre dans lequel il est plongé depuis si longtemps, et pour ma part, je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'on donnât un peu de variété aux représentations du Grand-Théâtre, par quelques ballets, dans le genre de ceux qu'on dansait

autrefois avec tant de succès ; mais on ne pourra, dans ce genre, arriver à d'heureux résultats, qu'à la condition de s'imposer quelques frais de décors et de costumes, car un ballet est exclusivement un plaisir des yeux.

* *

Les Célestins ont joué cette semaine le *Fils de Giboyer*, une des rares pièces du théâtre d'Emile Augier qui — en dehors de l'*Aventurière* — ont été le plus fréquemment reprises.

Cette pièce a son histoire ; elle fut, sinon commandée du moins inspirée à Emile Augier par l'empereur lui-même, agacé par les cléricaux, en tête desquels se trouvait Louis Veuillot, directeur de l'*Univers*, qui, dans la pièce, quoique restant dans la coulisse sous le nom de Déodat, reçoit une assez bonne volée de bois vert.

Le *Fils de Giboyer* n'est en réalité qu'une satire, mais l'intrigue imaginée, par M. Emile Augier pour mettre cette satire à la scène, est des plus ingénieuses, et quoique le *Fils de Giboyer* ait perdu le caractère d'actualité, qui contribua pour la meilleure part à son succès, c'est encore une pièce fort intéressante, et que le public revoit toujours avec plaisir.

Le *Fils de Giboyer* est très bien joué aux Célestins, mais c'est M. Durand qui a droit surtout à des compliments. Il est impossible de mieux réaliser le type du bourgeois vaniteux que ne le fait M. Durand dans le personnage si amusant de Maréchal. M. Durand qui a écrit avec tant d'originalité le rôle du vieux marin dans le *Flaubertier*, est un artiste de véritable valeur.

L'affiche des Célestins annonce la prochaine représentation d'un certain nombre de nouveautés, parmi lesquelles on remarque *Petite Maman*, pièce inédite en cinq actes.

Une pièce inédite est un événement assez rare en province pour provoquer la curiosité. Je souhaite sérieusement la réussite de *Petite Maman*, car ce serait pour M. Dalbert, un encouragement pour recevoir les pièces des jeunes auteurs.

X.

PROPOS HUMORISTIQUES

LES GRAS ET LES MAIGRES

Aujourd'hui — comme au temps de Molière — le rôle d'Alceste n'est pas agréable à remplir.

Il en coûte énormément de dire à ses semblables leurs « quatre vérités » lors même que ces vérités sont de celles qu'on ne saurait tenir impunément sous le boisseau.

Au nombre de ces dernières, il en est une particulièrement évidente et palpable, elle vous saute aux yeux, je serais tenté de dire qu'elle vous les crève, bien — qu'au premier abord — l'on puisse trouver étrange, qu'il faille crever les yeux des gens, pour les guérir de leur aveuglement.

Cette vérité, la voici :

L'homme, déjà fort laid au moral, est loin d'être beau — au physique ?

Crier par dessus les toits, ce qui n'est un secret pour personne mais ce que tout le monde feint d'ignorer, c'est aller — je le sais — au-devant de bien des colères, c'est assumer — à coup sûr — les rancunes d'un nombre incalculable de vanités blessées et d'amours-propres confondus.

Aussi — je me hate de le déclarer — la

misanthropie chagrine d'Alceste, ne convient nullement à mon caractère.

Figaro a dit : « Il faut rire des choses pour ne pas être obligé d'en pleurer » et Figaro a mille fois raison, puisqu'il m'autorise à prendre la question des gras et des maigres par son meilleur côté : son côté folâtre.

Tous tant que nous sommes — et je me garderais bien d'en excepter les bossus eux-mêmes — nous avons la prétention de ressembler à Apollon — j'irais plus loin — au plus beau de tous les Apollons, à celui du Belvédère, considéré — à juste titre — comme l'idéal de la beauté plastique.

Eh bien avouez-le franchement — il n'y a pas de dames ici ! — quand pour la première fois vous êtes entrés dans une *bèche* à l'heure où vos concitoyens — dans un déshabillé qui les rapprochait autant que possible de l'état sauvage — se reposaient de leurs ébats nautiques, en étalant au soleil leurs torsos « encore humides des baisers de l'onde », comme on disait au temps des Boufflers et des Dorat, n'avez-vous pas été frappés, comme moi, de la maigreur transparente et diaphane des uns et de l'obésité épaisse des autres ?

Les premiers, minces, grêles, fluets, pauvres en chair, riches en os, les seconds soufflés, gonflés, rebondis, gras à lard et ventripotents !

Dès lors, il vous a été facile de concevoir qu'entre ces deux castes — ceux qui ont trop d'embonpoint et ceux qui n'en ont pas assez — il y avait forcément une divergence de vues, d'idées, de goûts, d'appétits, d'aptitudes et de principes, et que l'inéluctable fatalité avait dû creuser entre eux un abîme infranchissable.

Impossible de nier l'influence du tempérament, de la constitution, du système musculaire sur la vocation.

Depuis Jésus-Christ, les grands réformateurs, les remueurs d'idées, sont maigres : St-Bernard, Pierre l'Hermite, Luther, Calvin, Voltaire...

Spartacus — qui prêcha l'émancipation des esclaves — était maigre, puisque son œuvre accomplie, un de ceux dont il avait brisé les chaînes put lui crier insolemment : « Descends de ton piédestal, Spartacus, tu prends du ventre ! »

Les grands conquérants — remueurs d'hommes — ont toujours été doués d'un embonpoint respectable : Alexandre, César, Charlemagne...

Au faite de sa puissance, Napoléon n'avait rien gardé de la maigreur malade du général Bonaparte.

Les tribuns sont gras : Danton, Mirabeau, Ledru-Rollin, Gambetta...

Les rois le sont — où doivent l'être — leur majesté l'exige, et je ne m'explique guère l'étonnement de cette brave femme, qui — à la vue de Louis XVIII affaissé dans son carrosse — s'écriait : comment c'est ce gros là qui est le gouvernement ?

Depuis Zoïle, les critiques sont obèses, voyez à notre époque : Gustave Planche, Alphonse Karr, Jules Janin, Francisque Sarcey...

En revanche, la maigreur est l'apanage des poètes ; ce n'est pas impunément qu'ils vivent dans les étoiles : l'amartine, Musset, Alfred de Vigny, Soulayr...

Victor Hugo, maigre alors qu'il écrivait les *Orientales* et les *Chants du crépuscule*, ne prit de l'embonpoint qu'en ses dernières années, alors sans doute qu'il savourait le bonheur d'être grand-père.

Ces pauvres poètes, si houspillés à l'époque où l'on disait d'eux :

Hélas ! sur le Parnasse, ils font maigre cuisine.

trouvent de nos jours des éditeurs généreux, et si leur cuisine reste maigre c'est qu'ils le veulent bien.

La maigreur n'est pas nécessairement le résultat d'un régime maigre. On voit des hommes très décharnés dévorer beaucoup de chair sans acquérir de l'embonpoint : la maigreur constitutionnelle semble même se perpétuer dans certaines familles par voie d'hérédité.

Elle n'est pas non plus la conséquence forcée d'une conduite dissolue, comme pourraient le faire croire ces deux vers d'Emile Augier :

La vertu seule est grasse, et les mauvais sujets
Ont beau manger et boire, ils n'engraissent jamais !

N'est-ce pas là, un certificat de bonne vie et mœurs, trop bénévolement accordé par l'auteur de la *Cigüe*, aux hommes gras ?

Nous n'avons qu'un éloge de la maigreur, encore le devons-nous à l'aimable Monselet, un *gras*, auquel un de ses biographes appliquait plaisamment ces vers macaroniques :

Je suis rond, tout est rond, tout et Phoébé la blonde
Rayonne rondement sur la machine ronde !

Monselet chanter la maigreur, c'était un comble ! Il ne pouvait se le faire pardonner qu'en y mêlant une pointe d'ironie :

Le beau, c'est le maigre !
On est maigre et long,
Et l'on
Est bien plus allègre.

Le sec, c'est la grâce.
Jamais l'échallas
N'est las.
Le chêne se lasse.

Célébrons le mince ;
Vive le pointu ?
Vertu
Aucun ne te pince !

Au ciel doux à voir
Tout ange a des ailes
Fort belles,
Et rien pour s'asseoir !

Je voudrais me tromper mais il me semble qu'il y a dans ce « rien pour s'asseoir ! » quelque chose comme un amer regret.

C'est — en quelque sorte — la contre-partie de la lettre qu'un presbytérien d'Ecosse adressait à un de ses amis :

« Nos églises sont aussi simples que possible, pas d'ornements fastueux, pas de coussins de velours sur les bancs, c'est le plus gros qui est le plus mollement assis !

Ils vont bien les presbytériens d'Ecosse, qu'en pensez-vous misses et myladies ?

Aoh ! *Schoking, very Schoking !*

L'embonpoint — qu'on écrivait jadis : « *en bon point* » est généralement l'indice d'une bonne santé qui se reflète infailliblement sur le caractère.

Grosses gens, bonnes gens — dit la sagesse des nations — et je veux bien croire à ce qu'elle dit, si cette bonté doit profiter à tous.

Chez les Gaulois, nos ancêtres, un homme trop gros était condamné à une amende qui augmentait ou diminuait chaque année, proportionnellement à son poids.

Se servir de la graisse des uns pour graisser la patte des autres, cela va de soi, et si quelque chose me surprend, c'est qu'on n'ait pas encore songé à imposer l'obésité.

Rien de plus facile, pourtant : dès qu'un homme serait « dans son assiette » on le mettrait immédiatement dans celle de l'impôt.

Frapper l'opulence dans une de ses œuvres les plus vives, ne serait-ce pas répondre aux exigences d'une égalité bien comprise, et en finir — une fois pour toutes — avec ceux qui s'obstinent à prétendre que les gros mangent les petits ?

Pierre BATAILLE.

LA GUERRE

La 42^{me} série de la *Guerre*, par H. Barthélemy, vient de paraître chez les éditeurs Jules Rouff et C^o à Paris.

L'auteur y étudie la répartition des régiments d'infanterie territoriale par corps d'armée, avec l'indication de la région, du département, de la subdivision régionale ; des cantons de recrutement, etc., etc.

Cinq gravures ornent le texte :

A l'assaut ! le sergent Blandan au combat de Beni-Mered ; les Chasseurs à pied ; les Zouaves ; les Tirailleurs algériens.

Les prix de vertu à l'Académie française.

C'est le jeudi 14 novembre qu'a eu lieu, en séance publique, à l'Académie française, la distribution des prix de vertu, autrement dits prix Monthyon.

Le rapport relatif à ces prix de vertu avait été confié à l'un des membres les plus éminents de l'illustre Compagnie, Monseigneur Perraud, évêque d'Autun. L'orateur s'est acquitté de cette noble tâche, avec un admirable talent et avec un succès qui marquera dans les fastes du palais Mazarin. Mais ce qui donne à son discours un caractère spécial et plus particulièrement remarquable, c'est qu'ayant à parler de la vertu et plus particulièrement de la charité, il s'est trouvé là, pour ainsi dire, dans son élément, dans son domaine propre. Il n'en a pas fait le panégyrique comme eût pu le faire tout autre académicien, littérateur, poète, auteur dramatique ; il n'a pas parlé de la vertu en simple amateur, mais il lui a rendu un hommage autorisé.

Il l'a louée comme un apôtre convaincu, ayant qualité pour exposer toutes ces choses sublimes, le dévouement, le sacrifice, l'abnégation, tous ces divins éléments dont se compose la charité, et pour en proposer à son auditoire enthousiasmé les merveilleux exemples.

Non seulement son discours, revêtu de la plus belle forme littéraire, s'est élevé à la plus haute éloquence pour décerner à la vertu de magnifiques éloges, mais il a constaté et démontré d'une manière saisissante l'admirable supériorité de la morale évangélique sur toutes les autres morales prétendues *indépendantes*, passées, présentes et futures.

Gabriel MONAVON.

L'ÉPUISÉ

J'ai voulu des plaisirs, maintenant je les paie ;
La lame brille encor, le fourreau n'en veut plus ;
Et, squelette hideux qu'au loin le vent balaie,
Je me repose enfin, car mes os sont rompus.

Comme un miasme impur s'exhale d'une plaie
Je pars et laisse mes plaisirs interrompus.
On ne récolte dans mon champ que de l'ivraie,
On ne compte en mes jours que des jours corrompus.

Suivre mes appétits fut le but de ma vie ;
Je m'en vais d'ici-bas ainsi que d'une orgie,
Mes amours ne sont plus qu'un putride charnier.

Je vous appelle, ô vous, les purs de cette terre ;
Accourez tous, venez me voir sur mon fumier :
Qui l'ose jette donc une première pierre !

L. S.

CHRONIQUE PARISIENNE

C'est toujours avec un plaisir sans mélange que le gourmet littéraire endosse son habit pour aller assister à une « première » du Théâtre-Français.

Pourtant l'œuvre nouvelle qui nous a été présentée la semaine dernière a été une déception. La *Bûcheronne*, comédie en 4 actes et en prose, de M. Charles Edmond, est d'une conception banale, sans aucune situation dramatique intéressante.

M^{lle} Aimée Teissandier, la transfuge de l'Odéon qui débutait ce soir-là, tenait le rôle de la *Bûcheronne*, rôle terne et sans relief ; aussi la grande artiste n'a-t-elle pu donner la mesure de son talent.

M^{me} Baretta et M^{lle} Ludwig, ainsi que MM. Worms, Lambert, Leloir, Truffier ont fait de leur mieux pour donner de la vie à cette œuvre. M^{me} Baretta, au dénouement de

la *Bûcheronne*, se prête à la transfusion de son sang pour sauver le jeune duc.

A ce moment, un académicien qui ne s'amuse qu'à moitié dit à son collègue de stalle, en se montrant M^{me} Baretta qui offrait sa veine au gentilhomme agonisant : « Quel dommage qu'elle n'ait pu la prêter à M. Charles Edmond ! »

Le Palais-Royal vient de reprendre avec un succès toujours plus grand le *Train de Plaisir*, l'amusant vaudeville de MM. Hennequin, Mortier et St-Albin.

Les créateurs : MM. Daubray, Milher, Pellerin, MM^{mes} Mathilde et Lavigne ont repris avec satisfaction une de leurs pièces favorites ; ils étaient positivement exhubérants de gaité.

L'Ambigu a également donné une première. La *Fermière*, pièce en 5 actes, de MM. d'Artois et Pagat, est — ainsi que son titre l'indique du reste — une œuvre rustique, d'un style énergique et pittoresque.

L'interprétation et la mise en scène ne laissent rien à désirer.

En route pour la centième !

N'oublions pas d'enregistrer la réussite de la *Perle*, à la Renaissance. Cette pièce est à la fois genre comédie et genre bouffon, elle est semée de détails amusants et de scènes fines et ingénieuses.

M. Saint-Germain est excellent et partage les ovations avec M^{me} Jane May.

La Gaité vient de reprendre le *Grand Mogol* en attendant que le *Voyage de Suzette*, de Chivot et Duru, soit prêt à passer.

La pièce qui succédera au Gymnase à *La Lutte pour la vie* est de MM. Blum et Toché ; titre : *Paris, fin de siècle*.

La pièce n'entrera pas immédiatement en répétition, mais les rôles sont distribués et collationnés.

La comédie nouvelle, qui comportera près de quarante personnages, est à la fois très dramatique et très comique.

Je ne vous parlerai pas de nos scènes lyriques. Les représentations annoncées ont dû être renvoyées par suite d'indisposition des artistes. Bonhomme brouillard fait des siennes !

H. DOTTRENS.

CHRONIQUE HUMORISTIQUE

LES ALLUMETTES

INTERVIEW

Nous. — Mesdemoiselles, pardonnez à un petit journaliste l'audace qu'il a montrée en venant déranger vos ébats et souffrez...

UNE ALLUMETTE. — Nous le sommes.

NOUS, naïf. — Quoi ?

L'ALLUMETTE. — Souffrées.

NOUS, comprenant (?). — Ah ! ces dames le cultivent...

L'ALLUMETTE. — Si nous allions au fait...

L'ALLUMETTE SUÉDOISE. — *Ad eventum festina.*

NOUS, ébahi. — Vous parlez latin ?

ELLE, naturelle. — Puisque je suis suédoise.

NOUS, convaincu. — C'est parfait.

LE TISON. — Ah ! ça ! scrongneugneu ! c'est qui veut encore, c'est empaillé. Ma p'role, se fiche d'nous ! Ce qu'on demande.

NOUS, conciliant. — Ne vous enflamez pas.

LE TISON. — M'enflamme toujours, moi. Ce que vous me répercutez encore d'insolence et mauvais procédés ! Sais c'que j'dis ? Suis quoi, alors, à vot' réflexion parallèle et contiguë ? Suis de l'amadou, de la ficelle ?

Nous, *l'apaisant*. — Je vous demande mille pardons.

LE TISON. — Pas b'soin. D'ailleurs m'en f...

Nous. — Enfin que pensez-vous du monopole ?...

LE TISON. — Le moineau Paul. — C'qu'est encore que c't oiseau-là ?

Nous, *continuant*. — Et quel effet ont produit parmi vous les délibérations de la Chambre ?

LE TISON. — Vais v'répondre nettement, quoique ma pensée personnelle soit qu'vot' question est imbue d'idiotisme. La Chamb' m'est équinoxe. Composée, — suivez qui-ci, de raisonnement — de vieux, plus bons à rien, et de jeunes, invalidés par les vieux...

Nous, *vivement*. — Oh ! n'entrons pas dans la politique.

LE TISON. — Entre où j'veux d'abord, spèce de Buffalo !

L'ALLUMETTE-BOUGIE *blanche et timide*. — La vérité vous a été dite, Monsieur, bien que dans un style grossier.

LE TISON. — Hein !

L'ALLUMETTE-BOUGIE. — Notre régime nous est égal. Nous ne demandons qu'à couler...

LE TISON. — Parlez pour vous, serongneugneu...

L'ALLUMETTE-BOUGIE. — Qu'à couler des jours heureux.

Nous. — Vous devez avoir pourtant certains avantages ?

LE TISON. — Avantages, c'ment ça ? On vous réédite que c'a nous est absolument holocauste. Moi p'r exemple, ce qu'est sûr, préfère la compagnie actuelle à la vôtre.

Nous, *furieux*. — Mais dites donc, Tison.

LA BOITE DE DEUX SOUS. — Monsieur, votre problème nous intéresse peu. D'une façon ou d'une autre, nous serons toujours frottées, décapitées, brûlées. — C'est une situation fausse.

LE TISON. — Fort.

Nous. — Phosph... (*nous nous évanouissons*).

J. CHAMPDOR.

AMOUR ET PATRIE

(NOUVELLE)

(Suite.)

Notre Patrie à nous, c'est le monde entier, là où notre âme est fixée, où notre instinct nous entraîne, où nous conduit celui que nous chérissons, et vers lequel s'envolent nos pensées.

C'est là que nous avons le bonheur. Nous rencontrons des amis partout où l'on nous respecte, où l'on nous comprend et nous aime, et des ennemis où l'on nous outrage, où l'on nous dédaigne, où l'on attaque notre amour-propre si cher à la femme.

En tous lieux, nous trouvons des citoyens, des patriotes, puisque l'univers est notre pays.

— Oui, parce que la femme n'a rien à faire qu'à écouter son cœur.

— Parce qu'elle comprend la vérité, parce qu'elle se guide sur l'unique chose réelle, sur la terre, l'amour !

— L'amour de la Patrie est le plus sacré des amours.

— Insensé, pouvez-vous parler ainsi ? Etes-vous assez aveuglé par le sentiment qui vous anime, pour ne point tenter de le comprendre, et pour accepter sans contrôle ce que vos sem-

blables ont inventé ? pour vous opposer à ce que Dieu a créé ; pour ignorer, enfin, que tout sentiment s'efface devant l'amour ?

— Vous avez raison.

— Parce que, avant vous, des hommes comme vous ont divisé le monde à leur fantaisie, par la force des armes ou par la ruse, il faut qu'aveuglément vous acceptiez leurs lignes de démarcation et que vous traitiez en ennemis les habitants d'un pays voisin du vôtre.

— C'est la loi des nations.

— Que vos prédécesseurs ont faite, et que vous continuez, sans comprendre que vous allez contre la loi de la nature contre la volonté du ciel, et que vous êtes des assassins, des fratri-cides, puisque vous anéantissez vos semblables, vos frères ?

C'est votre instinct despotique, indomptable, qui vous enivre, et qui vous montre, dans tout ce qui ne pense et dit comme vous, des ennemis irréconciliables.

Voyez la guerre civile, les émeutes, les révolutions. Ceux-là sont ils des étrangers ? Est-ce votre Patrie qui vous force alors à massacrer votre prochain ?

Non, ce sont des citoyens du même pays que vous tuez, parce qu'ils ne veulent pas ce que vous voulez et qu'ils ne professent pas votre fière politique.

Oh ! alors, mais seulement alors, vous trouvez cela juste et naturel, c'est aussi la loi qui vous impose de ruiner votre Patrie et de lui enlever ses enfants, deux fois vos frères par conséquent.

Vous voyez que vous déraisonnez, et que vous allez contre tout sentiment humain et naturel, puisque vous trouvez raisonnable et patriotique ce qui est absurde, criminel et sacrilège.

Dans toutes vos paroles et toutes vos actions, à vous autres hommes, on ne trouve et on ne voit que cruauté, calcul, égoïsme et intérêt.

— C'est vrai..., c'est vrai, mais tous agissent de même, il faut les imiter, la société l'exige ainsi.

— De plus en plus absurde ; en leur obéissant les choses ne changeront jamais.

— Il en a été ainsi jusqu'à ce jour.

— Où sont-ils alors, ces progrès, cette civilisation que vous proclamez si haut ?

— Mais dans les découvertes, dans l'industrie, dans l'instruction.

— Oui, dans l'instruction, pour votre bien-être personnel, dans l'industrie, dans les inventions, pour tout anéantir et tout ruiner plus vite et avec plus de certitude. Ne savez-vous pas que les armes dont vous vous servez sont autant de glaives justiciers et sanglants, que vous suspendez sur vos têtes, pour les trancher.

— Que voulez-vous, le siècle l'exige ainsi, et l'éviter serait impossible.

— Si tous agissent comme vous, oui ; mais si l'on se révoltait, si des hommes de cœur, de vrais citoyens de l'univers, la seule véritable Patrie, se donnaient la noble tâche de prêcher la conciliation au lieu de la guerre. Oh ! alors ! le monde serait une bonne fois régénéré !

— On les écouterait, mais on ne leur obéirait pas.

— Parce que votre caractère, indomptable et despotique, je vous l'ai déjà dit, vous défend de suivre un autre conseil que celui qui touche à votre fatal orgueil et à votre exécrable intérêt personnel.

Est-ce que dans ce que vous appelez l'étranger il n'y a pas des honnêtes gens, de dignes pères, d'excellentes mères, des fils soumis et dévoués, de bons maris, de tendres et fidèles épouses, des savants, des travailleurs et des cœurs énergiques ?

— Certes, oui.

— Et bien alors, pourquoi cette haine, ce mépris, cette antipathie pour des gens qui vous valent et qui font comme vous ?

A quoi bon éteindre ces cœurs, enlever ces enfants à leur père, faire des orphelins, des

Après 30 ans de succès,
on imite grossièrement la
CRÈME SIMON ; exiger
le nom de **J. Simon**,
inventeur de ce produit sans
rival pour les soins de la peau.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{te} rue Louis-le-Grand

LYON

JUMELLES DE THÉÂTRE

DE CONFIANCE

MAISON MOLLARD

PARISOT, Opticien

5, place du Change, 5

LYON

LE PROGRÈS AGRICOLE & VITICOLE

Organe de la défense des vignobles

Paraît tous les dimanches à Villefranche (Rhône)

Adresser demandes d'abonnement au directeur

12 francs par an.

AGENCE AGRICOLE ET VITICOLE

VERMOREL

à Villefranche (Rhône)

SERVICES SPÉCIAUX

contre le **MILDIU** et le **PHYLLXERA**

NOUVEAU PULVÉRISATEUR l'Éclair

Modèle de 1888

SULFATE DE CUIVRE, AMMONIAQUE

INSTRUMENTS VITICOLES

PRESSEURS

VENTE ET EXPÉDITION

et Expéditions au dehors de toutes les

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'Evian-les-Bains source Cachat, en bonbonnes de 10 à 25 litres.

veuves, paralyser l'intelligence, anéantir le travail, affaiblir l'énergie, amoindrir le devoir et causer le deuil, les larmes, la désolation et la ruine des peuples qui ne vous ont rien fait, et que vous détestez parce qu'ils agissent comme vous, et qu'ils se défendent lorsqu'on les attaque?

Et tout cela, pourquoi? pour un malentendu, qu'il était facile d'éviter avec un peu de bon vouloir, une bonne impulsion d'humanité, une impartialité enfin, qui amèneraient la conciliation et l'accord de part et d'autre.

— Ce serait, en effet, une belle chose.

— Pourquoi ne pas la pratiquer? parce que le cœur ne compte point, parce que tout ce qui vous est étranger vous laisse indifférent. Parce que votre fatal et susceptible amour-propre s'offense à propos de rien.

Parce que vous allez contre les lois de la nature qui vous ordonne de fuir la discorde et d'aimer votre prochain; autant de lois que vous méconnaissiez par pur égoïsme.

Jugez plutôt! Depuis que vous me savez étrangère, votre amour pour moi a-t-il diminué?

— Non, mais il faut nous séparer à jamais.

— Et pour quel motif?

— Parce que vous êtes la fille de l'ennemi de ma Patrie. Parce que vous êtes de la nation qui a envahi mon pays, qui a causé son deuil, sa ruine et sa désolation.

Parce que vos frères ont massacré les miens, et que j'ai tué votre père et son fils.

— Vous avez tous fait votre devoir, les miens ont massacré les vôtres? N'avez-vous pas fait autant des miens. N'avez-vous pas tué mon père et mon frère, sans savoir, même, s'ils eussent eu le triste courage de vous tuer, vous qu'ils avaient désigné pour fils et pour frère.

(A suivre.)

J. DE CAMPOS.

CASINO DES ARTS

Semaine très mouvementée : d'abord à cause de la représentation Buffalo, ensuite à propos de la nouvelle pièce *Autour de Lyon*.

Lundi dernier, la direction a offert à la troupe du colonel Cody, une représentation à laquelle était convié tout le Wild-West, indiens, peaux-rouges et canadiens. Dire que la salle était comble est chose inutile, puisque dans la rue, aux abords du Casino, la circulation était devenue fort difficile. Tous nos compliments à ces exotiques qui se tiennent fort bien au spectacle et applaudissent comme de véritables claqueurs. A 9 h. 1/2 Buffalo en personne a fait une courte apparition dans la loge centrale et le public lui a fait une véritable ovation.

Autour de Lyon, est une petite pochade en quatre tableaux qui sert de précurseur à la grande revue de fin d'année et fournit aux habitués l'occasion de contempler de jolies femmes, une gracieuse mise en scène et des costumes ravissants qui commencent à peine et finissent tout de suite.

SCALA-BOUFFES

Grand émoi rue Thomassin à propos de la revue nouvelle : *Lyonnais! à l'Exposition*. La pièce est bien charpentée, les costumes sont agréables et les décors très réussis. Les endroits où se passent les différentes scènes ont tous été choisis au Champ de Mars ou à l'Esplanade des Invalides. Comme le nombre des tableaux est considérable et que l'exiguïté de la scène ne permettait pas d'avoir autant de toiles que de décors, on a inauguré à Lyon le système des toiles sans fin permettant de faire défiler devant le spectateur une série de panoramas. Citons entre autres vues de l'Exposition : le dôme central avec effet d'illuminations et le panorama général des palais avec la tour Eiffel.

L'interprétation est excellente; d'ailleurs avec un compère aussi drôle que Favart et une commère aussi fine et distinguée que

M^{lle} Bossy, il ne peut en être autrement. Très remarqué aussi un nouveau pensionnaire de la Scala, qui, sous le pseudonyme de Davricourt, cache un jeune comique lyonnais que nous avons souvent applaudi dans des concerts publics ou privés.

Enfin tous nos compliments à M^{lle} Zimmermann, la première danseuse, pour sa grâce et son talent.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les transactions continuent à être fort peu actives. On estime généralement qu'il n'y a actuellement aucune raison de poursuivre plus loin le mouvement de reprise, surtout à la veille de la liquidation.

Le marché de nos rentes est très calme et quelques ventes qui se sont produites en fin de bourse ont ramené le 3 % à 87,57; l'Amortissable cote 91,05, le 4 1/2 est sans changement à 105,15.

Les établissements de crédit maintiennent à peu de chose près le niveau de leur cote d'hier. Le Crédit foncier s'inscrit à 1301,25; la Banque de Paris vaut 805 fr.; le Crédit lyonnais n'a pas varié à 688,75; la Société générale est à 458,25. La Banque d'Escompte clôture à 526,25. L'Italien a baissé de 5 fr. à 94,30. Le Turc a eu quelques ventes de réalisation qui l'ont ramené à 17,35. Les autres rentes étrangères clôturent un peu au-dessous des derniers cours cotés hier.

Le Suez finit à 2318,75.

Le mouvement de reprise continue sur le Panama, il clôture à 65 fr. soit 5 fr. d'avance sur la clôture précédente. Sur le marché en banque, les actions des mines d'or le Robinson se traitent à 133 fr. 75. Les actions des mines d'étain la Galicia sont recherchées à 22 et 23 francs.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

3, PLACE DE VALOIS, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : La statue de Balzac, par Michel Pauper. La semaine politique : L'impôt sur le feu, par Lissagaray. — Budget italien, par Paul Degouy. — Les rois s'en vont, par Jules Delafosse. — La guerre au printemps. — Les Echos de partout, par Pierre et Paul. Histoire de la semaine : L'Ami de collège, par Joseph Montel. Souvenirs contemporains : Pièce sifflée, par Alphonse Daudet. Petits Mystère de Paris : Comment on fait représenter une pièce de théâtre, par René Lafon. Poésie : La Panthère noire, par Leconte de Lisle. Roman : Miarka, la Fille à l'Ourse, par Jean Richepin. Nos jolies actrices : M^{me} Aimée Teissandier, par Louis Germont. — Don Juan 89, par Jean Aicard. La semaine littéraire : Les Artistes littéraires, par Anatole de la Forge. — Leconte de Lisle, par Maurice Spronck. Pages oubliées : Mort de l'avare Grandet, par Honoré de Balzac. — Le Crépuscule du soir, par Charles Baudelaire. Physiologie Parisienne : La Petite bonne, par Albert Millaud. La Semaine dramatique : Les Respectables, Paris-Exposition, par Jules Lemaitre. — Revue scientifique, par le Dr André.

Demandez

LA LYONNAISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

6 Médailles d'Or et Vermeil

P. FELIX

Rue Lainerie, 7, LYON

PROGRAMME

DU

5^{me} CONCOURS LITTÉRAIRE

Du « *Passe-Temps* »

Le *Passe-Temps*, journal littéraire et artistique de Lyon, ouvre aujourd'hui son 5^{me} concours littéraire et fait appel à tous les écrivains.

Les conditions du concours sont les suivantes :

Le concours est ouvert du 1^{er} décembre 1889 au 31 janvier 1890. Il comprendra deux groupes : 1^o Poésie; 2^o Prose. Dans chaque groupe trois genres :

PREMIER GROUPE. — Poésie.

- 1^o Genre lyrique;
- 2^o Genre dramatique;
- 3^o Genre épique.

DEUXIÈME GROUPE. — Prose.

- 1^o Genre dramatique;
- 2^o Genre narratif;
- 3^o Travaux divers.

Les concours seront clos le 31 janvier 1890 et les décisions du jury publiées le 2 mars 1890.

Les manuscrits porteront une devise répétée sur une enveloppe contenant les noms et adresses des auteurs et seront adressés à M. le Secrétaire de la rédaction du *Passe-Temps*, 14, rue Confort, Lyon. Les pièces ne devront pas dépasser 300 lignes ou vers. Elles seront entièrement inédites.

A chacun des deux groupes correspond un prix consistant en volumes dont les titres seront publiés prochainement. A chacun des six genres correspondent des prix consistant en un abonnement gratuit au *Passe-Temps* et à l'insertion dans ce journal des œuvres des lauréats. Tous les manuscrits seront classés.

Les concours sont entièrement gratuits.

LES JOIES DU PLEIN AIR

Par GROSCLAUDE

Illustrations de Caran d'Ache (1)

Il serait superflu de refaire l'éloge de Grosclaude, le désopilant humoriste, et du merveilleux dessinateur Caran d'Ache. Ils sont tous deux les favoris du public, qui leur doit tant d'heures de douce gaieté! Aujourd'hui l'écrivain et l'artiste ont un leur plume et leur crayon pour nous offrir un charmant album que vient d'éditer la maison Plon.

Les brumes de novembre, le froid, la brièveté du jour, nous ont tous ramené à la ville et confinés à la maison. C'est le moment où l'on songe avec le plus de plaisir à ces joies du plein air, dont on est privé pour tout l'hiver! C'est l'heure où, rappelant ses souvenirs et formant des projets pour le retour des beaux jours, on rêve voyages, chasse, pêche, bains froids, canotage et villégiature! Avec quelle verve intarissable, quelle franche bonne humeur, quelle gaieté comique les auteurs évoquent les aventures des vaillants excursionnistes, des fougueux disciples de Nemrod, des silencieux pêcheurs à la ligne, des citadins qui savourent les douceurs du repos dans leur maison de campagne, des baigneurs intrépides qui piquent une tête ou se livrent au plaisir de la natation! Dans une série de fantaisies écrites avec l'esprit le plus mordant et émaillées de croquis d'une cocasserie irrésistible, Grosclaude et Caran d'Ache font défiler sous nos yeux les types les plus variés, les plus curieux. Caran d'Ache les dessine avec le talent que l'on sait, et Grosclaude émet à leur sujet les réflexions les plus amusantes. Deux impayables chapitres : *les Chiens sac au dos* et *le Duel pour tous* complètent cet album.

Bravo! Caran d'Ache et Grosclaude! Voilà d'excellentes caricatures et du comique de bon aloi!

(1) Un album in-8° oblong. Prix : 3 fr. 50, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, éditeurs, rue Garancière, 8 et 10, Paris.

En vente chez tous les Libraires

ASTRONOMIE POPULAIRE

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'Astronomie populaire offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'Astronomie populaire a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers : étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine ; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

VUES — SCÈNES — CROQUIS

Par le Colonel FREY

Illustrations de Bretegnier — Darondeau
— Fernando — Jeannot — Nouveau — Philippe.

Dans un temps comme le nôtre, où les nations de l'ancienne Europe, comprimées entre leurs frontières, cherchent partout au delà des mers de nouveaux débouchés pour leur commerce et leur industrie, un champ plus vaste à leur activité croissante, et des conquêtes enfin qui ne profitent pas moins à la cause de la civilisation, du progrès, et de l'humanité qu'à celle même de leur puissance, l'ouvrage du colonel Frey sur la Côte occidentale d'Afrique, Vues, Scènes et Croquis, ne saurait manquer d'être accueilli du public avec la plus vive et la plus patriotique curiosité.

Glorieusement connu pour l'entrain, la vigueur, et l'heureux succès avec lesquels il a mené dans le Sénégal et dans le Haut-Niger, en 1885 et 1886, une mémorable campagne, c'est sur cette côte d'Afrique, depuis plus de vingt ans, que le colonel Frey a fait presque toute sa carrière et conquis tous ses grades. Nul n'était donc mieux qualifié que lui, n'avait plus de compétence et plus d'autorité, pour décrire cette France lointaine, cette France noire, si l'on peut ainsi dire, dont les langues, les coutumes et les mœurs ne lui sont pas moins familières que l'histoire et la topographie.

Aucun autre livre sur ce sujet ne contient autant de choses que celui du colonel Frey. Il réunit au même degré le mérite de l'abondance et l'attrait de la diversité. Il semblera, quand on l'aura lu, qu'on connaît comme lui la côte occidentale d'Afrique, — et ce ne sera pas tout à fait une illusion.

Nous ne dirons rien de l'illustration de l'ouvrage, si ce n'est qu'on verra dans l'AVANT-PROPOS du colonel Frey les circonstances toutes particulières et exceptionnelles qui lui ont permis de la rendre non moins authentique et non moins curieuse que ses descriptions mêmes. Il suffira d'ailleurs, pour s'en convaincre, de jeter un simple coup d'œil sur les premières

livraisons de la Côte occidentale d'Afrique. Nous avons la confiance qu'en offrant ce livre au public, les éditeurs Marpon et Flammarion ne lui présentent ni le moins utile, ni le moins varié, ni le moins séduisant de leur belle collection.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les Libraires de Paris et des Départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus.

Il paraît en Série à 50 c. — 1 Série par semaine

LA TERRE

par EMILE ZOLA

Magnifique édition illustrée par : Duez, Gérardin, Rochegrosse, Gœneutte, Mesplès, etc.

Un million de volumes de la série de *La Terre*, seule, a dépassé quatre-vingt mille exemplaires dans la bibliothèque Charpentier.

C'est là un succès sans précédent !

Une édition illustrée de ce chef-d'œuvre du puissant écrivain est donc appelée à un grand retentissement.

Dans *LA TERRE*, M. Emile Zola a dépeint la vie rude, laborieuse des paysans, leurs qualités, leurs défauts, leurs vices mêmes. C'est le poème vivant et humain de la terre : l'amour du paysan pour le sol : sa passion de posséder le plus possible de cette terre qui est à ses yeux la forme matérielle de la richesse.

Un drame poignant et puissant d'émotion est contenu dans cette œuvre forte, magistrale peinture des sentiments intimes, politiques et sociaux de l'homme des champs.

Aux pages si émouvantes de *LA TERRE* vont se joindre de splendides illustrations faites spécialement et d'après nature, par d'éminents artistes qui ont joint leur collaboration à l'œuvre du romancier.

L'ouvrage que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus. Il se composera d'environ 60 livraisons à 10 centimes ou de 12 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine ; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BRAL, Georges du VAILLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : La légende de Rézonville, par G. Lenôtre. — Nos gravures : De Paris à Marseille, par mer ; la révolution au Brésil ; Une fête arabe chez M. Pierre Loti ; Le voyage de l'empereur d'Allemagne. — Beaux-Arts : Ferdinand Heilbuth, Alexandre Rapin ; La statue de Balzac à Tours. — Théâtre, par Hippolyte Lemaire.

Gravures : Beaux-Arts : Le Bal. — M. Heilbuth. — M. Rapin. — La statue de Balzac. — De Paris à Marseille par mer. — Une fête arabe chez M. Pierre Loti. — Le monument de Dom Pedro I^{er}. — La princesse Isabelle. — Le prince Louis d'Orléans ; Dom Pedro, Dom Louis et Dom Antoine, fils du comte et de la comtesse d'Eu. — M. Benjamin Constant. — M. Deodoro de Fonseca. — M. Quintino Bocayuva. — M. Campo Salles. — Constantinople : L'escorte militaire de l'empereur d'Allemagne. — Le panorama de Rio-de Janeiro.

Le MONITEUR DE LA MODE

Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS

Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure coloriée)

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE

Un an 14 fr.

Six mois 7 50

Trois mois 4 »

UNION POSTALE

Un an 18 fr.

Six mois 9 50

Trois mois 5 »

ÉDITION I (avec gravure coloriée)

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE

Un an 26 fr.

Six mois 15 »

Trois mois 8 »

UNION POSTALE

Un an 34 fr.

Six mois 18 »

Trois mois 9 50

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

CAOUTCHOUCS

FOURRURES

Vêtements de voyage

MANTEAUX

ET JACQUETTES

pour Dames

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE POUR HOMMES JEUNES GENS ET ENFANTS

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1889. (La plus haute récompense.)

Farine de Santé Zéine

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. **SEGRE**, pharmacien, à Embrun (H^{te} Alpes). Expédie franco à domicile.

POSTICHES

Perruques entières, bien soignées. Grands Cache-Folies, 20 francs. Bandeaux depuis 5 francs. Grand choix de Branches nattes cheveux français, depuis 1 fr. 95. Arrêt instantané de la chute des cheveux par le Singing.

BOUVIER, 5, Grande Rue Croix-Rousse

EN VENTE

A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

les Publications ci-après :

Annuaire du Commerce de Lyon	12 ^f »
— de la Loire.....	5 »
— Guide de l'Isère.....	1 »
— de Saône-et-Loire....	2 50
— de l'Ain.....	1 50
— de la Savoie.....	1 50
— Suisse, Boffin genev ^s	10 »

PAR CORRESPONDANCE, PORT EN SUS

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'EAU DE SAINT-ALBAN reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilisés.

LE VRAI TRÉSOR

DE LA

SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint-Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

NÉVRALGIES

Migraines, sciatiques rhumatismes, et toutes douleurs nerveuses

Guérison sûre et rapide par la Pommade de **GROSGURIN**, pharm., 19, grande-rue de la Croix-Rousse, Lyon. Prix 2 fr. franco contre mandat ou timbres-poste. Dépôt dans les principales pharmacies. Vente en gros chez tous les droguistes.

L'ÉCHO DES JEUNES

JOURNAL LITTÉRAIRE

PARAITRA PROCHAINEMENT

Demander le prospectus à la Direction

8, Rue des Abesses, 8
PARIS

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne, Paris

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

La Poupée modèle, dirigée avec la moralité dont le Journal des Demoiselles a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.

L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

15^{me} Année

L.A.

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL